Co-temporalité et perception de la violence

Retour réflexif sur les violences comme expériences affectant le sujet

Saskia Simon

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/pa/503>

DOI : 10.4000/pa.503

ISSN : 2273-0362

Éditeur

Université Lumière Lyon 2

Édition imprimée

ISBN : 1634-7706

ISSN : 1634-7706

Référence électronique

Saskia Simon, « Co-temporalité et perception de la violence », *Parcours anthropologiques* [En ligne], 11 | 2016, mis en ligne le 20 décembre 2016, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/pa/503> ; DOI : 10.4000/pa.503

Co-temporalité et perception de la violence. Retour réflexif sur les violences comme expériences affectant le sujet

Saskia Simon

LAAP, Université Catholique de Louvain, Belgique

Cet article repose sur des éléments ethnographiques issus d'une recherche doctorale menée dans le nord-est du Guatemala entre 2011 et 2014. Base à partir de laquelle j'ai rayonné pendant mes séjours, le bourg de A. et ses quelques 3000 habitants se situent à trois kilomètres à peine du chef-lieu de K. Largement « oubliée » tant par les chercheurs que par les acteurs gouvernementaux et non-gouvernementaux, cette région joue pourtant un rôle fondamental dans le processus, marqué par la guerre et la violence, de formation de l'Etat guatémaltèque (Gonzalez-Izas, 2014).

Suivant le fil de ma perception des violences tout au long de ces trois années de recherche rythmées par les va-et-vient entre le Guatemala et la Belgique, cet article s'attache à mettre en lumière le lien intrinsèque entre temporalité et perception. M'inspirant de la notion de co-temporalité de J. Fabian (2006) qui souligne l'existence de plusieurs temps intersubjectifs, je considère la temporalité comme un certain rapport au temps construit et structuré par l'échelle de priorités propre au quotidien dans cette temporalité. Ce rapport au temps particulier joue alors comme une grille de perception que l'on peut transporter avec soi. Ce sont ainsi les différentes temporalités dans lesquelles je me suis trouvée pendant ma recherche, avec leur grille de perception, que je souhaite mettre en évidence dans ce texte.

Pour ce faire, le choix du mode du récit narratif s'est imposé naturellement tant la recherche en anthropologie est pour moi avant tout l'histoire de rencontres. Une histoire qui commence le jour où le chercheur, avec sa propre histoire, entre en relation avec les personnes de son terrain, chacune habitée de sa propre histoire. Cette rencontre de biographies façonne alors une nouvelle histoire qui, en se construisant, agit sur ces histoires personnelles qui la composent (Defreyne, 2016). C'est pourquoi le temps qui passe, celui passé ensemble comme celui entre ces moments partagés, est essentiel car il faut du temps pour construire une histoire commune (Fabian, 2006 : 158 – 161). C'est une partie de cette histoire que je voudrais raconter ici. Ce récit, dans sa progression narrative, permettra de donner toute son importance à la nature temporelle de la perception comme de la place occupée par le chercheur sur son terrain, les deux évoluant de pair. Après une mise en contexte ouverte par un récit, ce texte exposera ainsi les trois phases d'intégration sur le terrain

dont découlent trois types de perception de la violence, trois phases et trois types que le travail réflexif m'a permis d'identifier.

LES VIOLENCES AU CRIBLE DES TEMPORALITES : MISE EN CONTEXTE

Juin 2012. Je m'apprête à partir pour un mois sur le terrain. Il y a quelques mois, Gabriel, le frère d'une amie, s'est fait assassiner et sa famille redoute que la violence qui les a frappés de plein fouet ne s'arrête pas là. La nouvelle m'est parvenue presque immédiatement en Belgique par l'intermédiaire de Facebook et du prêtre de la paroisse avec qui il m'arrive de discuter sur ce chat. Au fur et à mesure que les semaines passent, je digère cette information bouleversante et m'interroge de plus en plus sur ce qu'il se passe sur mon terrain. J'ai écrit à mes amis pour les assurer de ma douleur et de mon soutien mais, comme souvent quand je leur écris, ils ne m'ont rien répondu. Je dois me contenter de Facebook où Julio, le frère de Gabriel, n'a cessé d'exprimer sa douleur. La colère filtre de tous ses posts mais jamais il n'accuse directement quelqu'un. Ses messages sont adressés à Dieu, qu'il remercie et prie tour à tour. Il Le remercie pour une journée de plus ou pour avoir accueilli son frère en son Royaume de paix. Il Le prie de pardonner à ses ennemis qui ne savent pas ce qu'ils font. Mais surtout, il poste des photos de son frère, véritable cri de la mémoire étouffée par le silence. Quelques jours avant mon départ, je vais sur le site web du journal *Nuestro Diario* et recense 17 morts de mort violente pour le mois de la mort de Gabriel. C'est beaucoup, même pour la région, et semble coïncider avec des actions anti-drogue plus nombreuses. La peur m'étreint en pensant à ce que signifie le meurtre du plus jeune fils de Paola dont la position à A. n'est pas anodine. Plus que jamais je me rends compte du danger qu'il y a pour moi de travailler presque à l'aveugle, sans savoir vraiment où je mets les pieds. (Notes en Belgique, juin 2012)

A mon arrivée, Julio puis sa mère profitent de la première occasion qu'ils ont de me parler en seul à seul pour me faire le récit de la mort de Gabriel. Comme je le fais régulièrement, je suis venue les rejoindre sur le pas de leur maison où ils ont coutume de s'installer après le travail. Ils me font chacun à leur tour un récit dont les détails semblent plus importants que la trame générale, le tout à peine plus que murmuré et sans articuler. Avec le bruit de la rue, je ne comprends qu'un mot sur deux malgré mes efforts. Le soir, dans la cuisine du couvent où je suis hébergée, Sor Lorenza me dit, alors que nous sommes seules, que Doña Placida [la propriétaire de l'hôtel où je me suis installée les premiers temps de mon premier séjour] s'est faite assassiner le 28 décembre dernier, une semaine après mon retour en Belgique. Elle était assise devant chez elle et prenait l'air quand des hommes sont passés et lui ont tiré dessus. Elle est morte à l'hôpital. La Sœur me dit que les gens savent qui et pourquoi elle a été tuée, mais qu'ils en parlent toujours à voix basse et qu'elle préfère ne pas poser de question. Elle-même n'a pas peur de sortir mais Placida avait peur. Il vaut mieux qu'on ne pense pas qu'elle sait quelque chose. « C'est la stratégie ici, quand on a quelque chose contre quelqu'un, on ne va pas tuer cette personne mais un proche, pour l'effrayer et la faire souffrir. C'est un genre de terrorisme. En Europe, on se préoccupe beaucoup du terrorisme mais ici c'est quotidien », me dit-elle. Quand je pense que j'ai vécu à l'hôtel de Placida [l'hôtel *Paraiso*] et que c'est exactement ce que je redoutais, ce qui m'avait

convaincue d'oser demander à une amie de m'héberger dans sa famille, ça me fait froid dans le dos. J'avoue avoir d'autant plus peur que je suis consciente de ne percevoir que la surface des enjeux. Ne pas savoir où je mets les pieds est terriblement angoissant mais comment savoir ? Ce sont des questions auxquelles les gens ne répondent pas et qu'il vaut mieux ne pas investiguer. Je me sens coincée. Comment mettre en lumière les enjeux si je ne peux et ne veux pas chercher et poser les bonnes questions ? (Notes de terrain, A. le 10/06/12).

Lors de cet avant-dernier séjour, plus particulièrement, je suis partie la peur au ventre et la peur m'a accueillie. Extrêmement « visible » bien que je n'en ai jamais « vu » aucun acte, la violence physique directe à laquelle répond ma peur est rapidement devenue la toile de fond de mes analyses, le « hors-champ » (Laplantine, 2010 : 81-85) de chaque conversation et de chaque observation. Espace invisible qui entretient des relations permanentes avec la surface visible du champ, le hors-champ des violences physiques représentait sur mon terrain une inconnue à peu près totale, visible uniquement par les effets de ses relations avec le champ du quotidien. Je n'ai en effet jamais pu/voulu rencontrer les responsables de ces violences, et ce qu'il est possible de savoir à leur sujet sur le terrain est extrêmement flou et limité, voire parfois contradictoire. Ayant refusé d'investiguer trop avant cette question pour ne pas nous mettre, mes interlocuteurs et moi, en danger, j'ai ainsi préféré ne pas formuler d'hypothèses à partir de si peu d'éléments. Rendre l'atmosphère d'incertitude et de flou régnant dans la région semblait au contraire plus intéressant afin de faire ressentir au lecteur cette dimension essentielle de la dynamique sociale modelée par les violences.

Répandant toujours aux violences physiques presque omniprésentes, ma peur représente mon premier contact avec la dynamique de violences de la région, fluctuant fortement selon le séjour et les moments d'un séjour, selon le degré où je me trouve dans ce que J. Fabian nomme la co-temporalité, « une 'occupation' commune et active – ou partage – du Temps » (Fabian, 2006 : 72). En effet, il suffit souvent de quelques jours pour me sentir « enveloppée » par le terrain, entrer dans sa temporalité propre, et constater que ma perception et ma réaction à la violence se modifient et se rapprochent de celles que je peux percevoir chez mes interlocuteurs. Cette constatation m'amène à m'interroger sur ma perception et ma réaction à la violence sur mon terrain comme hors de celui-ci. Celles-ci fluctuent en effet en fonction de la temporalité dans laquelle je me trouve, celle co-construite du terrain, qui peut aussi être vécue en Belgique, ou celle de la recherche, externe au terrain, que je vis parfois sur le terrain. Les temporalités sont en effet construites dans un espace avec les personnes qui le cohabitent mais sont transportables. Il est ainsi possible de se trouver dans une temporalité étrangère au lieu où l'on se trouve et donc de vivre sa réalité différemment des personnes qui l'habitent quotidiennement. De cette manière, la temporalité de la recherche, étrangère au terrain et à ceux qui y vivent, introduit une distance vis-à-vis de ceux-ci et produit chez moi une peur décalée de l'expérience des habitants. Les temporalités ne sont

toutefois pas mutuellement exclusives et connaissent toutes les gradations puisqu'il est possible d'être un peu plus dans l'une et/ou dans l'autre selon les moments et les lieux. Selon ce principe, plus loin je suis dans la co-temporalité du terrain, plus proche je me trouve du vécu des habitants de la région. Par le retour réflexif sur ma peur qu'il a nécessité, le principe de co-temporalité m'a ouvert une première porte d'analyse des violences qui secouent la région par ailleurs difficiles à appréhender.

Selon la recherche réalisée dans l'est du pays par Matilde Gonzalez (2014), ces violences marquent la configuration de pouvoir de la région, configuration qui participe au processus de formation de l'Etat guatémaltèque. Depuis l'époque de la Colonie jusqu'à la Guerre Froide, l'Etat central a toujours eu recours aux milices des élites nord-orientales pour défendre la région des incursions étrangères et contrôler sa population. Construit de façon improvisée (Holden, 2004) – chaque partie ayant gagné la bataille réorganisant l'Etat autour de ses propres alliés et collaborateurs – l'Etat guatémaltèque fonda dès son origine son autorité sur la force et la violence pour compenser son manque de légitimité. Il a ainsi toujours dépendu d'un système de clientèles et de milices privées pour s'assurer la collaboration de la population au sein de relations d'échanges intrinsèquement violentes (Casas Arzu, 1998). Participant à cet échiquier national, la configuration du pouvoir dans la région nord-orientale s'est appuyée à la fois sur une forte tradition milicienne et sur la pratique du commerce illégal, contrebande puis crime organisé et narcotrafic, que facilite la situation frontalière et dotée d'un accès à la mer de la région. Même l'ouverture démocratique qui suivit les trente ans de guerre civile (1960-1996) ne marqua aucune différence profonde dans cette configuration du pouvoir reposant sur la violence publique : le jeu politique est aujourd'hui contrôlé par les caciques locaux issus des structures militaires et miliciennes du conflit armé sur lesquelles le crime organisé est venu se greffer dès les années 1980. Un crime organisé auquel se sont associés depuis les années 1960 les cartels de la drogue étrangers pour faire passer leur marchandise (Gonzalez-Izas, 2014).

Partie dans l'idée d'étudier les rapports de la population au site archéologique voisin, cette situation politique de violence publique et ses effets sur les habitants et leur manière de construire un collectif ont rapidement accaparé toute mon attention. La frustration de ne pas comprendre, la colère face à une situation d'abord perçue puis progressivement dévoilée, la peur enfin, de plus en plus présente, amenèrent un changement progressif et plein d'ambivalence de la question de recherche. Ainsi, au moment de rédiger ma thèse, ce n'était plus les questions de rapport au passé et au patrimoine qui m'occupaient mais bien plutôt celles du vivre-ensemble et des sujets qui le construisent. Il me fallait comprendre dans toute leur minutie les règles et ressorts de ce vivre-ensemble mais aussi plus largement rendre compte des effets extrêmement déstructurants et destructeurs des violences sur les subjectivités. Laissant de côté les analyses

prenant la violence comme objet, j'ai ainsi préféré centrer ma réflexion sur les implications que peut avoir pour les subjectivités, tant collectives qu'individuelles, le fait de vivre quotidiennement dans un contexte de violences. Il va sans dire qu'une telle thématique ne pouvait être abordée de front, particulièrement dans un tel contexte. En réalité, et c'est là un des effets des violences, très peu pour ne pas dire aucun sujet de recherche aurait pu se contenter d'une approche frontale à A. Un tel terrain, et encore plus avec cette thématique, nécessitait une méthode particulière, faisant la part belle aux affects, les miens comme ceux des habitants de la région, pour lire entre leurs silences et construire l'ethnographie des subjectivités que je me proposais d'écrire. Une des émotions les plus présentes fut sans aucun doute la peur que je me propose d'analyser ici dans son lien avec la violence qui la suscite, en suivant les trois phases marquant ma progression vers la co-temporalité sur mon terrain.

L'EXTERIORITE D'UNE VIOLENCE SANS DANGER

Lors de mon premier séjour en 2011, la violence de la région me frappe d'emblée. Dès les premiers jours, l'omniprésence des armes m'interpelle : nombreux sont les hommes à en porter à leur ceinture de façon ostensible. A cela s'ajoute le journal que lit la grande majorité des personnes, *Nuestro Diario*, dont les articles les plus longs relatent des attaques à grand renfort de photos macabres. Pourtant, je ne perçois pas réellement de danger, tant pour moi que pour les personnes qui m'entourent. La violence est certes omniprésente mais je ne l'appréhende que de manière périphérique, comme n'importe quel étranger de passage dans la région. Sur ces quatre premiers mois de terrain, rares sont les occasions où la peur m'a gagnée, au point parfois de me surprendre à réfléchir où me cacher en cas de fusillade. L'une de ces occasions montre particulièrement bien comme ma peur est encore guidée avant tout par la grille de perception belge :

Ce matin à la gare des bus du marché de K., j'attendais dans le bus son départ pour les *fincas*¹ quand j'ai aperçu un homme armé d'un énorme fusil dans la galerie supérieure du marché couvert. La première idée qui m'a traversé l'esprit a été que si cet homme perdait les pédales pour une raison ou une autre, ce serait le carnage. La peur au ventre, je me suis retrouvée à réfléchir à ce que je ferais et où me cacher si une telle éventualité devait se produire. Le tout dans l'activité

1 Les fincas bananeras sont les villages ouvriers construits sur ses terres par la United Fruit Company au début du XXe siècle, pour assurer la main d'œuvre de ses plantations de bananes. Grâce à des contrats avantageux avec le gouvernement guatémaltèque de l'époque, l'entreprise avait obtenu en propriété de larges portions de terre dans la région. Aujourd'hui, les terres des fincas et leurs villages relèvent encore de la propriété privée, bien que le propriétaire soit maintenant une filiale de Del Monte.

bourdonnante du marché où personne ne semblait troublé par cet homme armé de manière si spectaculaire. (Notes de terrain, A. le 25/03/2011)

De fait, personne n'est troublé car les armes ne sont pas perçues comme quelque chose de dangereux en soi, comme le montre Yesica qui répond à mon étonnement effrayé, un jour où nous conversons, en me disant que cela fait simplement partie du « costume » (*vestuario*) des hommes, au même titre que les bottes et le chapeau. A cette époque, la temporalité qui me guide est encore celle que j'amène de Belgique et ma perception de la violence et du danger fonctionne uniquement selon cette grille, sans encore aucune influence de la grille de perception locale. Les armes me mettent mal à l'aise et la violence qui transpire dans le quotidien me choque, sans toutefois que je ne comprenne ni même ne soupçonne sa dynamique locale. Je m'effraie là où il ne faut pas et suis incapable d'identifier les situations où le danger est réel, d'autant qu'à l'époque, ces situations ne pouvaient éventuellement me concerner que de manière très indirecte, celle de l'étranger qui se trouve, par la plus grande des malchances, au mauvais endroit, au mauvais moment. Les gens n'expriment d'ailleurs aucune inquiétude concernant ma sécurité, considérant que la violence qui les frappe ne me concerne en aucune manière.

Il est pourtant un autre moment de peur lors de ce premier séjour qui, cette fois, se rapproche de la réalité locale : c'est la perception diffuse du danger qui m'a progressivement gagnée alors que je vivais à l'hôtel *Paraiso*. Le fils et le petit-fils de Placida, la propriétaire, y recevaient des individus qui me semblaient suspects et je n'aimais pas devoir traverser la salle-à-manger quand ils y étaient. Un conflit avec la fille de la patronne a fini par transformer le malaise en peur et je me suis décidée à appeler une personne en qui j'avais confiance pour lui demander de m'héberger, chose que je ne me serais jamais permise dans d'autres circonstances. Les événements ultérieurs relatés ci-dessus viendront confirmer ce que je ressentais mais étais incapable de justifier par des éléments concrets, directement objectivables. Cet épisode marque pour moi une première entrée dans la dynamique de la violence de la région, dynamique que je perçois sans comprendre. Je commence à lâcher ma grille de perception, ma temporalité, et me rend disponible à celle de ceux qui m'entourent. Ce vide que je crée se remplit d'abord par ce que mon corps, « premier lieu d'intégration de l'information » (Caratini, 2012 : 91), perçoit. Le ressenti précède de loin la compréhension.

Ce premier séjour correspond plus largement à cette phase où les habitants de la région me considèrent avant tout comme l'étrangère qui essaie de participer à la vie locale et qui s'intéresse à eux. Je suis encore extérieure aux enjeux, j'attire la curiosité comme n'importe quel touriste. On m'observe et tente de me séduire, la présence d'un occidental étant toujours valorisante. Toutefois, on ne comprend pas bien ce que je viens faire dans la région, qui je représente et ce que l'on peut attendre de moi. Les personnes aspirant à une position de leadership dans le groupe utilisent ma présence dans leurs stratégies de prestige mais en me donnant une place de spectatrice naïve, ce

que je suis encore largement. Je ne connais et ne comprends pas assez pour avoir une stratégie propre et être réellement actrice dans la vie locale. On m'invite donc à gauche et à droite, on m'exhibe et s'assure de ma collaboration dans ce show en répondant à mes requêtes (explications, entretiens, etc.), dans la mesure de leur confiance limitée. La nature contractuelle des relations (Abélès, 2002 : 35-43) qui s'établissent dès mon arrivée est suffisamment claire pour que je n'en sois pas dupe, mais mes connaissances limitées, pour ne pas dire inexistantes, des règles de ce jeu m'empêchent de négocier d'une quelconque manière les éléments du contrat. Trop heureuse de pouvoir être introduite et de nouer ces relations qui fondent le terrain (Agier, 2004 : 35-36), je me contente d'essayer avec plus ou moins de succès de garder une certaine indépendance afin de pouvoir éventuellement renégocier ultérieurement la place qu'on m'attribue.

De ces quatre premiers mois, je garde le sentiment de solitude et de difficulté à percer ce mur de défiance. N'importe quel étranger qui entre dans un nouveau groupe doit lutter pour s'adapter et se faire accepter. Toutefois, la loi du plus fort qui règne dans la région et sa dynamique de violences façonnent un mode de vivre-ensemble qui rend cet effort plus ardu encore. Cherchant à éviter les conflits aux résolutions souvent violentes, les habitants s'ingénient en effet à maintenir une façade de bonne entente, chacun dissimulant ses inimitiés, ses disputes et ses désaccords (Laurent, 2013). Les tensions propres à toute société refluent alors dans les rumeurs qui jouent dans la région un rôle très similaire à celui habituellement décrit concernant la sorcellerie dans les contextes africains (Bonhomme, 2009). La rumeur, avec toute l'incertitude qui la caractérise, crée un espace, un interstice où l'on peut énoncer les conflits hors du face à face obligé autrement (Berthomé, Bonhomme, Delaplace, 2012 : 133). La force de la rumeur repose en effet sur l'échec de signature des mots qu'elle rapporte : ils n'appartiennent à personne en particulier, on ne sait donc jamais avec certitude qui en est l'auteur (Das, 2007 : 105). Toutefois, cette même dynamique d'incertitude renforce aussi la défiance qui est à son origine, dans un cercle sans fin créateur de flou, d'une opacité qui recouvre toutes les relations sociales. Défiance et incertitude se nourrissent ainsi mutuellement, accompagnant la violence physique dans la production d'une écologie quotidienne de peur, de méfiance et d'anxiété dont les rumeurs dérivent leur authenticité (Feldman, 2000). La difficulté de naviguer dans cette réalité onirique me fait considérer le peu d'écho que je trouve chez les habitants concernant le parc archéologique, comme le fait de ma maladresse à aborder la question. De plus, arrivée dans la région par le parc archéologique, celui-ci représente pour moi un repère, un de mes rares points de contact. Aussi, je ne mets pas en question, à cette époque, ma thématique de recherche.

CETTE IMPUNITE QUI TOUCHE LES AUTRES

Dès mon deuxième séjour quelques mois plus tard, mon retour et ma meilleure connaissance de la réalité locale changent toutefois la donne. A cette époque, la plupart des habitants de la région me connaissent et des amitiés se sont nouées avec certains. On commence à me faire confiance mais comme à une étrangère de passage, hors des luttes locales, comme à ces membres de la famille installés depuis de nombreuses années et de manière définitive aux Etats-Unis. Le fait que je sois hébergée cette fois au couvent des religieuses² m'intègre dans la vie de la paroisse : je participe aux repas avec les Sœurs et les aspirantes. Si les premières sont brésiliennes, les dernières ont grandi et étudient encore dans la région. J'entre ainsi petit à petit dans la vie des personnes, on se permet de dire plus de choses en ma présence et de m'en dire plus. Que ce soit au couvent ou dans des conversations avec d'autres personnes, j'entends de plus en plus de récits de meurtres, souvent dans leurs détails les plus sanglants. Je découvre une sorte de fascination morbide chez mes interlocuteurs, qui semblent à première vue dénués de peur. Pendant cette nouvelle phase d'intégration qui correspond à mes deuxième et troisième séjours, je prends conscience de la concrétude de cette violence, dont je ne voyais jusqu'ici que les signes les plus évidents mais aussi les plus détachés de ma propre expérience.

Lors d'un souper au couvent, une religieuse raconte comment le père d'une jeune interne s'est fait tuer par les narcotrafiquants parce qu'il refusait de cacher leur drogue dans ses sacs de café lorsqu'il traversait la frontière entre le Honduras et le Guatemala, pour vendre sa récolte. Une aspirante s'empresse d'enchaîner avec des histoires qu'on lui a racontées sur les pratiques barbares des narcotrafiquants et conclut en disant qu'il y a plein de jeunes drogués à A. et K., et que c'est pour ça qu'elle a peur de monter dans un *tuc-tuc* [sorte de tricycle à moteur] : beaucoup sont drogués. Je demande si les narcotrafiquants viennent recruter les jeunes ou si ce sont les jeunes qui vont les trouver, mais personne ne répond. Quand je demande si le maire ne fait rien, l'aspirante me dit qu'il a peur et m'explique que différents clans se disputent la région. Je dis que je pensais qu'il y avait un clan qui dominait les autres mais personne ne dément ni ne confirme mon commentaire. (Notes de terrain, A., 22/11/11)

Ce récit montre que si l'on me fait suffisamment confiance pour me raconter certaines choses qui ne m'étaient pas dites avant, la confiance ne va

2 L'ordre des Sœurs du Sacré Cœur de Jésus est un ordre missionnaire dont le siège se situe en Italie et qui possède quelques petites communautés en Amérique du Sud et en Afrique. Le couvent en question abrite trois moniales et trois aspirantes. Malgré sa petite taille, il participe activement aux activités de la paroisse (fêtes, célébrations, catéchèse etc.) et met en place un projet d'internat pour jeunes filles habitants, dans des villages éloignés des centres éducatifs.

pas jusqu'à m'expliquer et me dire tout. On n'essaie plus de me donner une bonne image de la région mais cela s'arrête là. Malgré cette violence qui entre dans mon quotidien, je ne me sens pas réellement en danger. Pourtant, des proches me confient régulièrement qu'ils auraient peur de se déplacer seuls comme je le fais et me demandent si ce n'est pas mon cas. Le fait est que mon statut d'étrangère européenne me semble une protection suffisante. L'impunité qui règne et dont je prends de plus en plus conscience ne semble pas me concerner tant que je reste prudente et ne m'intéresse pas ouvertement à des questions trop sensibles pour les narcotrafiquants et les éleveurs (souvent les mêmes).

D'autres ont en effet vu leur liberté d'enquête sérieusement limitée en conséquence de leur sujet de recherche. Ainsi cette chercheuse guatémaltèque dont m'a parlé une collègue guatémaltèque, qui voulait étudier les questions liées à l'argent envoyé dans les villages par les familles travaillant aux États-Unis, un sujet nécessitant de s'interroger sur les dynamiques économiques dans des villages contrôlés et utilisés par les narcotrafiquants dans leur commerce. Les narcotrafiquants l'avaient interceptée dès son arrivée sur le terrain pour l'interroger, voir ce qu'elle allait poser comme questions et lui interdire l'accès à certains villages. Mon entrée par le parc archéologique, le temps important que j'y passe et la confusion courante au Guatemala entre 'archéologue' et 'anthropologue', me donnent une couverture au départ involontaire mais que je commence à entretenir vis-à-vis des personnes que je ne connais pas : j'insiste sur le fait que je m'intéresse au parc et que j'y travaille. Ainsi, bien que la vie à A. m'accapare de plus en plus, je continue à me rendre ponctuellement au parc archéologique tout en devenant délibérément vague sur les questions qui m'intéressent. Cela m'est d'autant plus facile que je commence à ne plus trop savoir moi-même quelle est ma question de recherche. D'une part, le besoin de comprendre le jeu dans lequel je joue, à la fois sur le comment et le pourquoi, occupe l'essentiel de mon attention. Et, d'autre part, le caractère anecdotique du parc archéologique pour les habitants est maintenant évident. Toutefois, la prudence et le manque de recul m'empêchent d'abandonner complètement ma question initiale de recherche, que j'essaie de réorienter au sein du spectre du rapport au passé, en m'intéressant à l'histoire de la région et à sa mémoire collective. Bien qu'elle puisse mener à des zones troubles du passé, comme la guerre civile, cette thématique laisse un champ suffisamment large de récits en apparence anodins pour lancer les conversations et ne pas attirer l'attention. Cette couverture et mon statut de citoyenne sous la protection de l'ambassade de la Belgique me semblent alors à l'époque suffisants pour me sentir en sécurité : on ne prendrait pas le risque d'attirer l'attention du gouvernement et des ambassades en s'attaquant à une étrangère sans véritable bonne raison.

Pendant cette phase, le processus de construction d'une temporalité commune est donc bien entamé. Les personnes dont je partage le quotidien me font de plus en plus part de leurs préoccupations que je commence dès lors

à faire miennes. Cela se traduit par une meilleure perception de la dynamique locale de la violence et des dangers que celle-ci représente. La peur que j'éprouve s'adapte à cette nouvelle perception. Je me suis habituée à voir des armes portées à la ceintures, elles font maintenant pour moi aussi partie du costume, et je commence à sentir un malaise proche de la peur dans des situations où je ne percevais auparavant aucun danger : je n'ose plus m'aventurer seule hors des rues principales du village, encore moins si je n'ai pas un but précis. Toutefois, le partage du temps n'est pas encore complet car mon statut d'européenne crée une distance. Par lui, j'appartiens encore à la temporalité belge même quand je bascule dans la temporalité du terrain. Il reste une partie de moi qui n'appartient pas à la co-temporalité et cette partie fait que je n'éprouve pas réellement de peur pour ma propre sécurité.

UNE INTEGRATION INSECURISANTE

Lors de mon dernier séjour en 2013 toutefois, je sens que je franchis le dernier espace qui me retenait hors de la vie locale et de ses enjeux : je fais maintenant partie du groupe de la même façon que n'importe quel habitant. Je demeure étrangère mais c'est devenu une caractéristique parmi d'autres, à négocier dans les luttes d'influence auxquelles je participe que je le veuille ou non, comme tout le monde. Comme toujours dans ce processus interactionnel qu'est le terrain, cette évolution est due tant à la manière dont je m'y perçois qu'à celle dont les autres me perçoivent, les deux s'influençant mutuellement (Ghasarian, 1997 : 194). En effet, j'ai de plus en plus conscience des enjeux et suis de moins en moins dupe des tactiques des personnes qui m'entourent. Cela me permet de jouer mon rôle en étant capable d'anticiper et de déployer ma propre tactique, même si celle-ci consiste essentiellement à ne pas me laisser prendre dans des jeux de pouvoir que je n'ai pas choisis, dont je ne connais souvent pas les conséquences et dont je ne me sens que rarement directement concernée. Mon enjeu se situe dans le maintien cordial des relations si laborieusement construites, tant pour des questions d'équilibre psychologique – l'affection réciproque fondant ces relations est mon repère – que pour les impératifs de la recherche, chaque relation étant un canal d'informations.

Sur le moment, je perçois cette évolution de façon diffuse, principalement dans ma capacité nouvelle à ne plus être systématiquement inconsciemment manipulée et à pouvoir jouer le jeu. Je suis devenue actrice à part entière, les personnes autour de moi l'ont bien perçu et leur attitude à mon égard s'en ressent. Un cas parmi beaucoup d'autres me l'a fait apparaître plus clairement :

Lors de mon premier séjour dans les *fincas* bananières où la famille Rivera m'hébergeait, j'ai fait la connaissance de certains de leurs amis dont une famille avec laquelle j'ai développé des liens d'amitié. Juan, le père, s'est proposé il y a

quelques années pour être Délégué de la Parole de Dieu dans sa communauté, chargé de faire les célébrations les jours où les prêtres ne peuvent venir. Très investi dans la vie de la communauté catholique de sa *finca*, les séjours successifs me font percevoir chez lui des aspirations au leadership qui nécessitent l'élaboration de tactiques dans les luttes d'influence. Quelques jours après mon arrivée lors de mon dernier séjour, je rencontre Juan à une activité à la paroisse à A. Il m'invite à venir rendre visite à sa famille pendant qu'il est en congé car il sera chez lui toute la journée. La semaine suivante, je me rends donc chez lui dans la matinée. Au détour de la conversation, il me demande si je suis déjà allée rendre visite à la famille Rivera et si Amalfy [la cadette de la famille Rivera dont l'amitié m'a fait entrer dans la famille et le monde des *fincas*] sait que je suis dans la région. Quand je lui réponds que non, sa femme et lui semblent assez contents d'être les premiers de la *finca* à savoir que je suis de retour et à recevoir ma visite. Un peu plus tard, je demande des nouvelles de mon amie Amalfy. Il me répond qu'elle va bien, « mais bien, bien, non ». Je m'étonne et lui demande pourquoi – « Parce qu'on est n'est jamais bien, bien. Il y a toujours des problèmes à la maison. – C'est vrai mais ça ne veut pas dire qu'elle ne va pas bien ? – Je lui ai demandé comment elle va et elle m'a répondu 'bien' mais un jour... ». Il se lance alors dans un récit dont il conclut que mon amie se dispute avec son mari, et que c'est de la faute de la famille d'Amalfy parce qu'ils n'acceptent pas ce dernier. L'histoire et la conclusion qu'il en tire sont tellement tirées par les cheveux que la manœuvre attire mon attention et me met mal à l'aise, sans que je comprenne bien le but de tout ça. (Notes de terrain, *finca C.*, le 15/01/13)

Cette conversation me laisse l'impression que Juan a essayé de me manipuler d'une manière ou d'une autre en opposition à la famille Rivera. D'autres indices de ce genre dans les mois qui suivront viendront confirmer cette tentative pour discréditer Amalfy à mes yeux, le tout dans l'espoir de souligner mon appartenance à son propre groupe d'influence et me soustraire à celui de la famille Rivera. Rétrospectivement, je prends conscience d'autres manœuvres de ce genre de part et d'autre des personnes en concurrence lors de mes précédents séjours. Ma surdité et mon aveuglement jusqu'ici à ces manœuvres dans mon entourage proche me rendaient à la fois facilement manipulable et extrêmement imprévisible, car mes réactions se faisaient selon une grille qui n'appartenait qu'à moi : je prenais mes décisions selon mon instinct, dans la recherche d'un confort psychologique maximum. Même s'il m'arrivait d'avoir conscience de ce qui se jouait autour de mes choix, j'étais le plus souvent forcée de deviner et de suivre mon instinct.

Je suis donc, lors de mon dernier séjour, au sommet de mon intégration dans la vie de la région. Je la ressens toutefois comme très insécurisante car je découvre avec elle la relativité des amitiés locales. On ne m'épargne plus et je ne suis plus aveugle aux enjeux, luttes et attentes placées en moi. Je fais intégralement partie désormais de ces jeux de pouvoir et on essaie de savoir qui je soutiens, et surtout de forcer mon appui en manipulant le discours, en me racontant ce qu'on pense pouvoir gagner mon soutien. Dans le doute concernant ma position, les personnes en conflit avec des amis plus proches de

moi m'en disent peu, tendant des perches pour voir comment je vais réagir à ce qu'ils me disent et laissent entendre.

Dans ces conflits d'amitiés, ma position fut de ne pas prendre parti sans jamais toutefois affirmer clairement ma neutralité, me gardant surtout de ne rien opiner ni en faveur ni contre, maintenant, comme le veut le jeu, l'incertitude. Pour éviter les conflits et les problèmes qu'ils représentent, les habitants s'attachent en effet le plus souvent à ne pas se positionner et sont extrêmement mobiles dans leurs affiliations (politiques, religieuses, amicales, etc.) pour garder une porte de sortie et des marges de manœuvre. Toutefois, cette incertitude et la relativité des amitiés au fil des circonstances créent une insécurité relationnelle que je trouve particulièrement éprouvante. En effet, sur le terrain, je n'ai pas comme chacun une famille où je sais pouvoir trouver un soutien indéfectible au-delà de désaccords internes. Cette situation me renvoie à une certaine solitude et je me sens à nouveau un électron libre, cette fois complètement pris dans le tourbillon de la vie locale. Jusqu'ici, j'étais encore en dehors, chaque fois plus près mais toujours extérieure. Ce n'est plus le cas. Je me sens comme le papillon approchant la lumière, à deux doigts de s'y brûler sans savoir exactement où se trouvait la limite et si je ne l'avais pas déjà franchie. Ce nouveau statut d'interne au groupe m'ouvre une perspective nouvelle sur les meurtres, que je perçois maintenant comme presque quotidiens dans ma sphère de connaissances, voire même à A. Je prends conscience que mes amitiés, celles-là même qui font que je rentre de plus en plus dans mon terrain, peuvent me mettre indirectement en danger. Malgré mes efforts pour l'éviter, je suis prise dans leurs luttes, et je suis un élément du jeu parmi d'autres. Un événement en particulier me fait prendre conscience que, peut-être pour la première fois, le danger pour moi est bien réel.

Lors d'une réunion hebdomadaire du groupe catholique de convivialité *De Colores*, Paola se porte volontaire pour le *mini-rollo*, récit d'un problème ou d'une difficulté survenue dans la vie du membre qui souhaite partager avec l'assemblée. Le cœur du récit concerne la grossesse de sa fille célibataire, avec laquelle elle habite, mais elle enchaîne en racontant qu'il n'y a pas longtemps, en revenant chez elle après son travail, elle avait demandé à son fils de l'emmener voir une amie. J'étais restée bavarder sur le pas de sa porte avec sa fille. [Je suis surprise quand elle me nomme dans son récit et ne me souviens pas du jour auquel elle fait allusion]. Un *tuc-tuc* s'était alors arrêté devant la maison avec un homme à l'arrière qui dit « ce n'est pas elle, ce n'est pas elle » et repartit. Paola soupçonne qu'ils étaient venus pour la tuer, et que Dieu doit la protéger pour qu'elle n'ait justement pas été là. (Notes de terrain, A., 27/01/13)

Sur le moment, bien que je ne me rappelle ni du jour ni d'avoir vu un *tuc-tuc* s'arrêter avec un passager disant quoi que ce soit, et encore moins d'avoir perçu le moindre danger, à aucun moment je ne mets sa parole en doute. Je suis au contraire complètement effrayée d'avoir pu être si près d'être au milieu d'une fusillade et de n'en avoir rien soupçonné. Le fait que dans

d'autres occasions, il m'est arrivé de passer totalement à côté de conversations ou de situations importantes et de ne m'en rendre compte que plus tard, renforce la plausibilité de cet épisode. D'autant que je ressentais déjà la violence se rapprocher de moi par l'intermédiaire de mon entourage, me sentant de plus en plus « prise » dans leur réalité, sans plus aucune distance que mon statut d'étrangère pouvait placer entre la violence et moi. Toutefois, dans une conversation où je fis allusion au récit de Paola, sa fille me dit qu'elle ne voyait pas non plus de quoi sa mère parlait. J'en suis donc venue à me dire que Paola avait inventé cette histoire comme un élément d'une stratégie de pouvoir où, dans un même récit, elle affirme au groupe mon amitié pour elle, reconnaît la menace qui pèse sur elle suite au meurtre de son fils mais affirme sa protection par Dieu et, sans doute, m'envoie le message que je suis maintenant mouillée dans son camp et ne peux plus en sortir. Le rôle de la parole et du discours dans les luttes d'influence, et la dynamique de la rumeur qui traverse les groupes, rangent cette hypothèse dans l'ordre non seulement du plausible mais aussi du normal. Bien que je considère maintenant cet événement comme très probablement inventé, la peur qu'il a suscitée en moi avec la certitude, même passagère, d'avoir été directement en danger, m'a fait franchir une nouvelle étape dans ma perception de la violence et de l'effroi qu'elle provoque : je suis désormais personnellement concernée.

Dans cette dernière phase, on le voit, tout mon être est impliqué dans le partage de la temporalité des personnes de mon terrain : plus rien ne me retient dans la temporalité belge. Ma perception de la réalité locale se fait sans distance, comme un acteur parmi d'autres de cette réalité dont je partage le Temps. Je suis pourtant un acteur un peu particulier car je n'y ai pas cette famille nucléaire si importante dans les relations sociales. Je suis dans le même Temps mais je me sens comme un élément incomplet, un élément auquel il manque une partie essentielle : sa famille. Sans famille localement, je n'ai pas la base qui fonde la stabilité et la sécurité des individus dans la région. Bien que toute ma personne y soit prise, il est donc une partie de la temporalité du terrain que je ne peux partager. Cette situation, où je me retrouve actrice manchot d'une réalité dans laquelle je suis plongée, se traduit par l'extension de la peur à ma propre sécurité, peur amplifiée par un sentiment de solitude paradoxal dans ce partage complet du Temps. Ce sentiment d'insécurité exacerbé est particulièrement frustrant, car je touche au but de l'intégration mais pas à celui de la confiance et de la sécurité. Ce sentiment de frustration m'a toutefois permis de prendre conscience « dans ma chair » de l'insécurité relationnelle qui domine les relations hors du noyau familial et qui structure, en grande partie, le vivre-ensemble de la région. Sans l'avoir encore formalisé sous forme de question de recherche, pendant ce dernier séjour j'oriente mon attention de manière plus active vers les ressorts du vivre-ensemble, cherchant à combler les trous et résoudre les énigmes. Toutefois, je maintiens encore officiellement la question de l'histoire et de la mémoire collective comme sujet d'étude, qui me permet d'explorer un passé proche très instructif pour

comprendre le présent. Ce dernier séjour fut ainsi instructif à bien des égards, mais ce n'est que confrontée à l'écriture et au retour réflexif qu'elle nécessite que j'ai réussi à formaliser l'interrogation centrale qui m'habitait depuis le premier jour pour en faire la problématique de ma thèse. Tout en aiguisant à chaque séjour mon regard et mon écoute vers les ressorts du vivre-ensemble et l'expression des violences par les habitants, la peur et la difficulté d'explorer ces thématiques de front m'ont empêchée de faire basculer totalement ma question de recherche avant mon retour définitif en Belgique.

CONCLUSION

On voit qu'à chaque phase d'intégration dans le groupe et ses dynamiques sociales, correspond une perception nouvelle de la réalité violente de la région. Plus j'avance dans la construction de la co-temporalité, mieux je perçois et comprend la dynamique violente locale. Lors de mon premier séjour, je vis encore très largement dans ma temporalité importée de Belgique et ma peur naît de ce que cette grille perçoit et analyse, dans un décalage complet avec les habitants. Toutefois, dès les premiers éléments de la temporalité de la région partagés, les situations de peur changent et commencent à se calquer sur celles de mes interlocuteurs. Je commence à ressentir cet « enveloppement » par le terrain qui signe mon basculement dans la temporalité propre à celui-ci. J'ai de moins en moins peur de ce qui m'effrayerait dans un autre contexte et suis de plus en plus disponible à l'inquiétude et à la peur que les autres expriment. Ce phénomène d'« enveloppement » m'apparaît d'autant plus clairement que quelques jours sont toujours nécessaires pour qu'il opère. Ces premiers jours où la temporalité belge guide ma perception du terrain contrastent alors fortement avec les autres où j'ai basculé dans la co-temporalité. Pour preuve que la temporalité fonctionne comme une grille de perception et d'analyse de ces perceptions, un même événement m'apparaît d'une façon différente selon la temporalité depuis laquelle je le considère. Les situations de peur aigüe sont plus souvent le fait de la temporalité belge, surtout quand l'expérience du terrain la confronte à une réalité qu'elle n'a pas l'habitude de devoir intégrer. La peur aigüe naît de la dissonance créée par cette confrontation entre une temporalité et une réalité étrangères l'une à l'autre. Ainsi, comme le montrent les premiers récits, j'ai bien plus peur en Belgique – quand j'analyse mes données ou suis de loin les événements violents de la région – et pendant les premiers jours de mes séjours sur le terrain. En effet, le basculement dans le temps partagé permet de supprimer la dissonance et l'inconfort psychologique qu'elle provoque. Les événements sont alors analysés selon la « bonne » grille de lecture, celle de la co-temporalité. Ce basculement met ainsi en lumière l'existence de deux mouvements de temporalité se superposant : d'une part, le mouvement linéaire et progressif d'une temporalité étrangère vers un temps

de plus en plus partagé et, d'autre part, un mouvement de va-et-vient entre la temporalité belge et la co-temporalité.

A chaque étape sur la ligne vers la co-temporalité, une autre forme de gestion de la peur se construit, probablement à chaque fois plus proche de celle des habitants de la région. De manière générale, ma peur se développe en réaction à celle que je perçois chez les autres ou à une tension particulière que je devine, la co-temporalité progressivement construite m'ouvrant de plus en plus à la communication, verbale comme non verbale. Et là se trouve pour moi un des enjeux épistémologiques fondamentaux de mon terrain : avant de s'observer ou de se lire, ce terrain se devine et se *ressent*. Les paroles, trop investies, ne suffisent souvent pas pour comprendre. Quant à l'observation, elle ne fonctionne que si l'on est disponible à tous les affects que les personnes laissent transparaître pour pouvoir dépasser la façade de bonne entente que dresse l'extrême contrôle de soi. Elle nécessite de rendre poreuses à l'extrême les frontières entre soi et l'autre. Ainsi, lorsque Flavio me raconte d'un air excité la fusillade de la *feria* de K., je ne réagis pas plus que s'il m'avait dit qu'il y avait eu un accident de la route. Par contre, lorsque Isabella, pendant un entretien où elle me parle des conflits historiques avec les propriétaires de *fincas* de bétail qui sont aujourd'hui narcotrafiquants, s'inquiète de savoir si personne ne va écouter l'enregistrement que je fais, cela réveille la peur en moi et me fait réfléchir à des mesures supplémentaires pour protéger son entretien. Me laisser guider par les émotions des autres et suivre mon instinct sont les seules manières que j'ai pour évaluer le danger, tant pour moi que pour mes interlocuteurs.

En effet, comme pour une grande partie des domaines de la réalité sur ce terrain, mais particulièrement dans ces jeux de pouvoir traversés par la violence physique, le flou et l'incertitude planent toujours. Plus un thème est dangereux, plus la dissimulation est de mise. Je n'ai donc aucune certitude sur ce qu'il se passe vraiment, si le danger est réel, minimisé ou exagéré. Ainsi, je m'inquiète régulièrement, bien que ponctuellement, de tomber dans une certaine paranoïa où j'imaginerais des enjeux et des risques là où il n'y en a pas. Nombre d'auteurs ont décrit avec acuité la manière dont la peur chronique ébranle les repères sur lesquels repose le sens que l'on attribue à la réalité qui nous entoure (Nordstrom, 1922 ; Green, 1995 ; Taussig, 1992, 1984). Le doute qui s'insinue vis-à-vis de notre perception de la réalité est, selon Linda Green (1995 : 106-108), le pouvoir même de la terreur, pouvoir qui prend sa source dans la routinisation de la peur. Entre l'engourdissement d'une acceptation apparente et l'hystérie, la juxtaposition de l'ordre et de l'arbitraire maintenue par la terreur balance les personnes d'un extrême à l'autre dans un mouvement faisant obstacle à toute attribution de sens (Taussig, 1992).

Ce type de terrain habité par la violence et la défiance nécessite ainsi la pratique d'une ethnographie telle que revendiquée par J. Favret-Saada sur son terrain bocain : l'ethnographie de l'« être affecté » (Favret-Saada, 2009). En

effet, c'est en expérimentant pour mon propre compte l'incertitude, l'insécurité et la peur, mais aussi l'ordinaire du quotidien où l'on bavarde et rit, que j'ai pu comprendre cette forme particulière du vivre-ensemble. En me laissant affecter par mon terrain, je me suis laissée guidée par mon ressenti, ces émotions qui ouvrent une voie de communication avec les autres. La pratique d'une telle ethnographie, particulièrement dans des contextes de violences, nécessite toutefois un examen réflexif minutieux de ce que le terrain est venu affecter chez l'ethnographe. Dans le cas contraire, le risque est grand d'ensevelir l'analyse puis l'écriture sous l'expérience et les affects de l'enquêteur au détriment de ceux des enquêtés. Ainsi, avec le recul de cet examen réflexif, il me semble que les descriptions de peur chronique et de paranoïa avancées plus haut correspondent bien plus à ma propre expérience qu'à celle des habitants. Elles renvoient en effet une image de sujet passif, hébété par la violence qui n'est pas sans rappeler le choc existentiel (et non culturel) mentionné par Carolyn Nordstrom et Antonius Robben (1995 : 13) à propos des ethnographes confrontés à la sensation de se trouver parmi des vies construites sur des bases aléatoires. Toutefois, si l'on accepte de dépasser ce choc existentiel pour se concentrer sur la puissance d'agir des personnes prises dans ces cycles de peur et de violence (Riano-Alcala, 2006 ; Feldman, 1991), apparaît alors la manière dont les habitants, loin d'être passifs, participent au contraire à produire le flou et la dimension irréaliste de leur réalité comme autant de résistances à la violence (Simon, 2015). Les récits-rumeurs permettent en effet l'élaboration et l'expression de discours donnant sens aux violences tout en exprimant une de leurs caractéristiques essentielles, la censure qui les recouvre. Quant au flou qui entoure les relations sociales, toujours mouvantes, il offre une porte de sortie aux habitants en cas de conflit, leur permettant de nouer des liens, même faibles. Cette incertitude entretenue par les habitants répond ainsi à celle maintenue par les responsables des violences autour de leur personne comme de l'arbitraire de la ligne à ne pas franchir. Alimenté par chacun des acteurs de la dynamique sociale, le flou est ainsi devenu un élément structurant du vivre-ensemble de la région, faisant de la défiance la forme normalisée des relations sociales.

Sans le partage de ces expériences de violences et de résistances, vécues dans ma chair, et sans la reconnaissance de ce qu'elles sont venues affecter chez moi, jamais je n'aurais pu les percevoir puis les comprendre. Une ethnographie de « l'être affecté » m'a ainsi permis non seulement d'ouvrir une voie de communication avec les habitants au-delà de leurs silences et non-dits mais aussi, par un retour réflexif indispensable selon moi à toute pratique ethnographique, d'analyser et de comprendre le vécu transmis par cette communication. Ce faisant, ce type d'ethnographie donne à la violence la place essentielle mais non centrale qui lui revient sur mon terrain. Abordant la violence non comme un objet mais comme une expérience modelant les subjectivités, cette ethnographie permet d'éviter l'écueil esthétisant en plaçant le sujet au centre de l'analyse. Ce qu'il m'intéresse de comprendre en effet, ce

n'est pas la violence pour elle-même, mais la manière dont ses tentacules s'enroulent et s'ancrent au cœur du quotidien des personnes, modelant leurs perceptions de ce qu'elles sont et ce pourquoi elles luttent à travers le temps et l'espace (Feldman, 1991). Ce choix, pour moi épistémologique mais aussi éthique, implique de prendre en considération autant l'effet destructeur de la violence que la créativité des personnes pour y répondre qui, en réalisant leur puissance d'agir, se construisent par-delà les violences en réhabilitant leur monde. Les sujets y apparaissent ainsi dans une perpétuelle position d'entre-deux, ni impuissants ni puissants mais entre les deux, participant à produire une histoire sans jamais être au pouvoir (Sassen, 2014).

BIBLIOGRAPHIE

- Michel AGIER, *La sagesse de l'ethnologue*, Paris, L'œil neuf éditions, 2004.
- Marc ABÉLÈS, « Le terrain et le sous-terrain », in Christian GHASARIAN (dir.), *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive*, Paris, Armand Colin, 2002, pp. 35-43.
- François BERTHOMÉ, Julien BONHOMME, Grégory DELAPLACE, « Preface : Cultivating uncertainty », *HAU : Journal of Ethnographic Theory*, 2/2, 2012, pp. 129-137.
- Sophie CARATINI, *Les non-dits de l'anthropologie*, Vincennes, Editions Thierry Marchaise, 2012.
- Marta CAZAUS ARZU, « Reflexiones en torno a la legitimidad del estado, la nacion y la identidad en el marco de los Acuerdos de Paz en Guatemala », in Rachel SIEDER (dir.), *Guatemala after the Peace Accords*, Londres, Insitute of Latin American Studies, 1998, pp. 116-139.
- Veena DAS, *Life and Words. Violence and the Descent into the Ordinary*, Berkeley, University of California Press, 2007.
- Elisabeth DEFREYNE, *Au rythme des tambor. Ethnographie des mobilités des 'gens de Santo Antao' (Cap-Vert, Belgique, Luxembourg)*, thèse de doctorat en anthropologie, Université Catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve, 2016.
- Johannes FABIAN, *Le temps et les Autres*, Toulouse, Anacharsis, 2006.
- Jeanne FAVRET-SAADA, « Être affecté », in Jeanne FAVRET-SAADA, *Désorceler*, Paris, Editions de l'Olivier, 2009, pp. 145-161.
- Alen FELDMAN, « Violence and Vision. The Prosthetics and Aesthetics of Terror » in Veena DAS et al. (dir.), *Violence and Subjectivity*, Berkeley, University of California Press, 2000, pp. 46-78.
- Alen FELDMAN, *Formation of Violence : The narrative of the Body and Political Terror in Northern Ireland*, Chicago, University Press of Chicago, 1991.
- Christian GHASARIAN, « Les désarrois de l'ethnographe », *L'Homme*, 143, 1997, pp. 189-198.
- Matilde GONZALEZ-IZAS, *Territorio, actores armados y formacion del Estado*, Guatemala, CaraParens, 2014.

Linda GREEN, « Living in a State of Fear », in Carolyn NORDSTROM et Anthony ROBBEN (dir.), *Fieldwork under Fire. Contemporary Studies of Violence and Survival*, Berkeley, University of California Press, 1995, pp. 105-127.

François LAPLANTINE, *Le social et le sensible : introduction à une anthropologie modale*, Paris, Téraèdre, 2010.

Pierre-Joseph LAURENT, « La modernité insécurisée ou la mondialisation perçue d'un village mossi du Burkina Fasso », in Charlotte BRÉDA, Marie DERIDDER et Pierre-Joseph LAURENT, *La modernité insécurisée. Anthropologie des conséquences de la mondialisation*, Louvain-la-Neuve, Academia, 2013, pp.19-50.

Carolyn NORDSTROM et Anthony ROBBEN, « Introduction. The Anthropology and Ethnography of Violence and Sociopolitical Conflict », in Carolyn NORDSTROM et Anthony ROBBEN (dir.), *Fieldwork under Fire. Contemporary Studies of Violence and Survival*, Berkeley, University of California Press, 1995, pp. 1-24.

Pilar RIANO-ALCALA, *Dwellers of Memory. Youth and Violence in Medellin, Colombia*, New Brunswick, Transaction Publishers, 2006.

Saskia SASSEN, "Denationalization and Territory", conférence donnée à Louvain-la-Neuve dans le cadre du séminaire doctoral organisé par le Centre d'Etudes du Développement le 08/05/2014.

Saskia SIMON, *La rumeur du silence. Violences, subjectivités et vivre-ensemble dans le Nord-Est du Guatemala*, thèse de doctorat en anthropologie, Université Catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve, 2015.

Michael TAUSSIG, "Culture of Terror - Space of Death : Roger Casaments Putumayo Report and the Explanation of Torture", *Comparative Studies in Society and History*, 26/3, 1984, pp. 467-497.

Michael TAUSSIG, « Why the nervous system ? », in Michael TAUSSIG, *The Nervous System*, New York, Routledge, 1992, pp. 1-10.